

UNE EXÉCUTION

DANYA KUKAFKA

UNE EXÉCUTION

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Maillet

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Notes on an Execution*
Éditeur original : William Morrow
© Danya Kukafka, 2022

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-283-03704-1

Pour Dana Murphy

*J'ai les yeux grands ouverts en ce lieu
où meurent les femmes.*

JENNY HOLZER, 1993

12 HEURES

Tu es une empreinte digitale.

Lorsque tu ouvres les yeux en ce dernier jour de ta vie, tu vois ton pouce. Dans la lumière jaunâtre de la prison, la pulpe creusée de sillons ressemble au lit d'une rivière asséchée, un fond sableux où se dessinent des spirales modelées par le mouvement de l'eau – une eau présente hier et aujourd'hui disparue.

L'ongle est trop long. Ça te rappelle cette vieille croyance enfantine : après la mort, les ongles continuent de pousser jusqu'à se recourber sur les os.

•

Détenu, nom et matricule.

Ansel Packer, réponds-tu. 999631.

Tu te retournes sur ton lit. Le plafond offre son aspect habituel : un semis de taches d'humidité. Si tu inclines la tête de façon à la regarder sous le bon angle, celle dans le coin prend l'apparence d'un éléphant. C'est le grand jour,

annonces-tu en pensée à la cloque de peinture qui forme la trompe. Le grand jour. L'éléphant sourit comme s'il connaissait un terrible secret. Tu as passé un nombre incalculable d'heures à t'exercer pour reproduire cette expression à l'identique, pour pouvoir rendre sourire pour sourire à l'éléphant au plafond. Aujourd'hui, elle te vient tout naturellement. L'éléphant et toi, vous vous souriez jusqu'au moment où la réalité de cette matinée établit entre vous une complicité exaltante, où vous avez l'air aussi cinglés l'un que l'autre.

Tu poses les pieds par terre, soulèves ton corps du matelas et enfiles les chaussures réglementaires, des espèces de pantoufles noires trop larges qui ne tiennent pas aux pieds. Tu fais couler l'eau du robinet en métal sur ta brosse à dents, étales dessus une couche de dentifrice en poudre granuleux, puis mouilles tes cheveux devant le petit miroir dont la surface polie n'est pas du verre mais un rectangle d'aluminium balaféré, criblé de trous, qui ne volerait pas en éclats s'il se brisait. L'image qu'il te renvoie est floue, toute gondolée. Tu te mordilles les ongles au-dessus du lavabo, l'un après l'autre, arrachant avec soin le blanc jusqu'à ne laisser sur chacun qu'une même bordure déchiquetée au ras de la peau.

C'est souvent le compte à rebours qui est le plus difficile à supporter, a dit l'aumônier quand il est venu te voir hier soir. Tu l'aimes bien, cet homme dégarni qui se tient voûté comme sous le poids d'un sentiment accablant – peut-être la honte. Arrivé depuis peu dans l'Unité Polunsky, il a un visage mou, malléable, si ouvert que, pour un peu, on plongerait la main dedans. Il a parlé de demander pardon, de

se soulager d'un fardeau, d'accepter ce qu'on ne peut pas changer. Et pour finir, la question.

Votre témoin, a-t-il dit à travers la vitre du parloir. Cette femme, elle va venir ?

Tu t'es représenté la lettre posée sur l'étagère dans ta cellule exigüe. L'enveloppe crème – une invite. Dans le regard de l'aumônier se lisait une sorte de pitié sans fard. Tu as toujours pensé que la pitié était le plus insultant des sentiments. La pitié, c'est une force destructrice dissimulée derrière un masque. Elle te dépouille de tout. Te ratatine.

Oui, elle vient, as-tu répondu. Puis : Vous avez un truc coincé entre les dents.

Tu l'as vu porter vivement une main à sa bouche.

En vérité, tu n'as pas beaucoup pensé à cette fin de journée. C'est trop abstrait, trop facile à contourner. Inutile d'écouter les rumeurs qui circulent dans le Quartier 12, elles n'en valent jamais la peine : un des gars, gracié dix minutes seulement avant l'injection, alors qu'il était déjà sanglé sur le brancard, a raconté quand il est revenu qu'on l'avait torturé pendant des heures en lui enfonçant des tiges de bambou sous les ongles, comme s'il était le héros d'un film d'action. Un autre a affirmé qu'on lui avait offert des donuts. Tu préfères ne pas t'interroger. C'est normal d'avoir peur, a dit l'aumônier. Mais ce n'est pas de la peur que tu éprouves – plutôt une sorte d'émerveillement vertigineux. Ces derniers temps, tu rêves parfois que tu t'envoles dans un ciel d'un bleu limpide, loin au-dessus de vastes étendues de cultures concentriques. En altitude, tes oreilles se débouchent.



Tu as avancé de cinq minutes la montre dont tu as hérité dans le Module C. Tu n'aimes pas être pris au dépourvu. Elle te révèle qu'il te reste onze heures et vingt-trois minutes à vivre.

On t'a assuré que ça ne ferait pas mal. Que tu ne sentirais rien. Un jour, une psy en tailleur-pantalon impeccable, lunettes coûteuses sur le nez, s'est assise en face de toi au parloir. Elle t'a dit des choses que tu soupçonnais depuis longtemps et que tu ne peux pas oublier, des choses que tu aurais préféré ne jamais entendre formuler à voix haute. Compte tenu de ton expérience, son visage aurait dû t'en dévoiler plus ; en général, tu es capable d'évaluer à sa juste mesure le niveau de tristesse ou de compassion. Mais le sien était totalement inexpressif, à dessein, et tu lui en as voulu. Que ressentez-vous ? a-t-elle demandé. La question n'était pas pertinente. Les émotions ont si peu de valeur. Alors tu as haussé les épaules et opté pour la vérité. Je ne sais pas. Rien.



À 6 h 07, ton matériel est disposé autour de toi.

Tu as fait ta préparation hier soir, comme Froggy te l'a appris, là-bas, dans le Module C. Tu t'es servi d'un gros bouquin pour écraser des crayons de couleur, puis tu as mélangé la poudre ainsi obtenue à un pot de vaseline acheté au magasin de la prison. Tu as trempé dans l'eau

trois bâtonnets en bois – ceux d’esquimaux que tu as troqués contre des dizaines de sachets de nouilles japonaises –, puis malaxé leur extrémité jusqu’à ce que les fibres se désagrègent et se déploient tels les poils d’un pinceau.

Tu t’installes sur le sol près de la porte de ta cellule. Tu t’assures que les bords du carton dont tu te sers comme d’une toile se logent parfaitement dans la bande de lumière en provenance du couloir. Tu n’as même pas un regard pour le plateau du petit déjeuner posé par terre, auquel tu n’as pas touché depuis qu’on te l’a apporté à 3 heures du matin : sauce brune à présent figée, fruits au sirop grouillant déjà de fourmis. On est en avril mais on se croirait en juillet. Les radiateurs fonctionnent encore au printemps et la noix de beurre n’est plus qu’une petite flaque de graisse.

On ne t’autorise qu’un seul appareil électronique, alors tu as choisi une radio. Tu tournes le bouton, libérant un jaillissement de parasites. D’habitude, les hommes dans les cellules voisines te braillent leurs requêtes, R’n’B ou standards du rock, mais pas aujourd’hui. Aujourd’hui, ils savent ce qui va arriver. Ils ne protestent pas quand tu sélectionnes ta station préférée : du classique. La symphonie fait une irruption soudaine, brutale, dans ton rectangle en béton, dont elle envahit chaque recoin. Symphonie en *fa* majeur. Tu t’adaptes à l’existence du son, tu lui ménages de l’espace.

Vous peignez quoi ? a voulu savoir un jour Shawna au moment de glisser le plateau de ton déjeuner à travers la fente dans la porte. Elle a incliné la tête pour examiner ta toile.

Un lac, as-tu dit. Un endroit que j’aimais bien.

Elle n'était pas encore Shawna à l'époque. Pour toi, c'était toujours l'agent Billings, avec ses cheveux rassemblés en un chignon serré, porté bas sur la nuque. Elle n'est devenue Shawna que six semaines plus tard, lorsqu'elle a plaqué sa paume sur ta vitre. Tu as reconnu l'expression dans ses yeux pour l'avoir vue chez d'autres filles dans des vies différentes. Ça t'a arraché un tressaillement de surprise. Elle t'a rappelé Jenny, à cause de cette impression de manque criant qu'elle dégageait, de ce côté vulnérable, brouillon. Dites-moi votre prénom, agent Billings, as-tu demandé. Elle est devenue toute rouge. Shawna. Tu l'as répété d'un ton révérencieux, comme si tu récitais une prière. Tu as imaginé les battements nerveux de son cœur, qui faisaient palpiter une veine bleue dans son cou gracile et pâle, et tu t'es senti grandir, devenir une nouvelle version de toi-même qui se surimposait déjà sur tes traits. Shawna a souri, révélant l'espace entre ses dents. Penaude, affamée.

Après son départ, Jackson, dans la cellule d'à côté, a manifesté son approbation par des huées et des sifflements, cherchant à te provoquer. Tu as effiloché un bout de drap élimé, attaché un Snickers miniature à l'extrémité et tu l'as lancé sous la porte de Jackson pour le faire taire.

Tu as essayé de peindre quelque chose de différent, pour Shawna. Tu as trouvé la photo d'une rose logée entre deux pages dans un des ouvrages de philosophie que tu avais demandés à la bibliothèque. Tu as peaufiné ton mélange de couleurs jusqu'à obtenir la nuance parfaite, mais impossible de rendre correctement les pétales. La rose n'était qu'une tache informe d'un rouge ardent, tout en angles maladroits,

et tu as fini par jeter la toile avant que Shawna puisse la voir. Quand elle a déverrouillé la porte de ta cellule la fois suivante pour t'escorter dans le long couloir gris jusqu'aux douches, il t'a semblé qu'elle savait : elle a effleuré tes menottes et appuyé son pouce sur l'intérieur de ton poignet – un test. Le gardien de l'autre côté respirait bruyamment par le nez, indifférent aux frissons qui te parcouraient. Ça faisait si longtemps que tes sensations tactiles se limitaient aux bras qui t'entraînaient sans ménagement de cage en cage, aux bords frais d'une fourchette en plastique, au plaisir morne procuré par ta main dans le noir. Ce frôlement délicieux de la peau de Shawna contre la tienne, il t'a fait l'effet d'une décharge électrique.

Depuis, tu as perfectionné votre échange.

Des petits mots, dissimulés sous le plateau du déjeuner. Des moments volés entre ta cellule et la cour de promenade. La semaine dernière, elle t'a glissé un trésor par la fente de la porte : une des épingles à cheveux noires qui parsèment son chignon lisse.

Tu trempe à présent le bâtonnet dans une petite nappe de bleu en guettant le bruit de ses pas. Ta toile est toujours disposée à côté de la porte, bords alignés. Ce matin, Shawna va te donner une réponse. Oui ou non. Après la conversation que vous avez eue hier, la balance peut pencher dans un sens comme dans l'autre. Tu es doué pour ignorer le doute et te concentrer plutôt sur l'attente, que tu imagines comme une créature vivante nichée sur tes genoux. Une nouvelle symphonie succède à la précédente, qui commence tout en douceur avant de former une ligne mélodique et de prendre

de l'ampleur – et tu t'immerges dans le déchaînement du violoncelle en songeant à quel point les choses ont tendance à accélérer, à se nourrir les unes des autres pour converger immanquablement vers un crescendo spectaculaire.

•

Tu étudies le formulaire en même temps que tu peins. Inventaire des effets personnels du détenu. Quelle que soit la réponse de Shawna, il va falloir que tu emballes tes affaires. Trois filets rouges sont posés au pied de ton lit ; ils seront transférés à l'Unité Walls, où tu passeras encore quelques heures en compagnie de tes possessions terrestres avant qu'on te les enlève. Tu les remplis sans te presser de tous les objets que tu as accumulés durant ces sept dernières années à Polunsky : les sachets de chips à l'oignon, la sauce pimentée, les tubes de dentifrice de réserve. Tous inutiles désormais. Tu les laisseras à Froggy, du Module C, le seul détenu à t'avoir jamais battu aux échecs.

Ta Théorie en revanche demeurera ici. Les cinq cahiers. Ce qu'il adviendra d'eux dépendra de la réponse de Shawna.

Reste le problème de la lettre. Et de la photo.

Tu t'es promis de ne pas la relire. Quoi qu'il en soit, tu la connais pratiquement par cœur. Mais Shawna est en retard. Alors, après avoir vérifié que tu avais les mains propres et sèches, tu te redresses, chancelant, tends le bras vers l'étagère du haut et saisis l'enveloppe.

La lettre de Blue Harrison est brève, laconique. Une seule feuille arrachée à un cahier. Elle a imprimé l'adresse en

caractères penchés : Ansel Packer, Q 12, Module A, Couloir de la mort. Un long soupir. Tu places délicatement l'enveloppe sur ton oreiller, avant de décaler une pile de livres pour révéler la photo cachée, scotchée entre l'étagère et le mur.

C'est la partie de la pièce que tu préfères, parce qu'on ne la fouille jamais et qu'il y a le graffiti. Tu occupes cette cellule du Module A depuis qu'on t'a signifié la date officielle. Avant toi, un autre détenu a gravé laborieusement dans le ciment : On est tous enragés. Tu souris chaque fois que tu vois ces mots. C'est tellement bizarre, tellement absurde, tellement différent des autres graffitis de la prison (surtout des versets de la Bible et des dessins de parties génitales). L'inscription exprime une sorte de vérité tranquille que tu qualifierais presque de comique, vu le contexte.

Tu détaches le bout de scotch au coin de la photo, en faisant attention à ne pas la déchirer. Puis tu t'assieds sur le lit, photo et lettre sur tes cuisses, en pensant : Oh oui. On est tous enragés.

•

Jusqu'à cette lettre, arrivée il y a quelques semaines, la photo était le seul objet que tu gardais pour toi. Avant l'annonce du verdict, quand elle croyait encore à des aveux extorqués sous contrainte, ton avocate t'a accordé une faveur. Il lui en a coûté quelques coups de fil mais, en fin de compte, elle a réussi à te faire envoyer la photo par le bureau du shérif de Tupper Lake.

Sur celle-ci, le Blue House semble petit. Délabré. Si les volets du côté gauche sont hors cadre, tu te rappelles bien la profusion d'hortensias devant. Ce serait facile de ne voir sur l'image qu'une maison bleu vif à la façade écaillée. Les signes indiquant qu'il s'agit d'un restaurant sont discrets. Un drapeau flottant sur le perron : OUVERT. L'allée de gravier qui a été élargie afin de créer un semblant de parking pour les clients. De l'extérieur, les rideaux paraissent d'un blanc uni mais tu sais qu'ils s'ornent de petits carreaux rouges à l'intérieur. Tu te souviens de l'odeur : frites, désinfectant Lysol, tarte aux pommes. Du claquement métallique des portes battantes donnant sur la cuisine. Vapeur, bris de verre. Le jour où la photo a été prise, le ciel présageait de la pluie. Tu peux presque sentir les émanations âcres du soufre.

La partie que tu affectionnes le plus montre la fenêtre de l'étage. Le rideau est légèrement écarté et, si tu l'examines de près, tu distingues dans l'ouverture l'ombre d'un bras, de l'épaule au coude. Le bras nu d'une adolescente. Tu aimes imaginer ce qu'elle faisait au moment exact où on a appuyé sur le déclencheur : elle devait parler à quelqu'un qui se tenait près de la porte de sa chambre ou se regarder dans la glace.

Elle a signé la lettre de son surnom, Blue. Son vrai prénom est Beatrice, mais ni toi ni les personnes qui la connaissaient à l'époque ne l'avez jamais appelée comme ça. Elle a toujours été Blue. Blue, avec sa tresse rejetée sur une épaule. Blue, en sweatshirt marqué *Tupper Lake Track & Field*, aux manches nerveusement tirées jusque sur ses mains. Quand

tu repenses à Blue Harrison et à ces heures partagées avec elle au Blue House, tu te souviens qu'elle ne pouvait jamais approcher d'une fenêtre sans couler un regard furtif, inquiet, à son reflet.

Tu ne sais pas comment qualifier ce que tu ressens devant cette photo. Ça ne peut pas être de l'amour, parce qu'on t'a fait passer des tests : tu ne ris pas au bon moment, tu ne grimaces pas non plus quand il le faudrait. Il y a des statistiques, des trucs en rapport avec la reconnaissance des émotions, l'empathie, la douleur. L'amour dont on parle dans les livres, tu ne le comprends pas, et tu apprécies les films surtout parce qu'ils te donnent la possibilité de les étudier, d'admirer l'art de contorsionner un visage pour le transformer en un autre. N'empêche, quoi qu'ils disent sur ce que tu es capable d'éprouver – et ça ne peut pas être de l'amour, ce serait impossible sur le plan neurologique –, la seule vue du Blue House te transporte là-bas. Dans cet endroit où les cris cessent enfin. Où le silence est merveilleux – un soulagement pareil à une bouffée d'oxygène.

•

Un son, enfin, au bout du long couloir. Le bruit familier des pas traînants de Shawna.

Tu te rassois par terre et imprimes à ton pinceau un mouvement retenu : tu dissémines dans l'herbe de minuscules fleurs rouges. Tu t'efforces de te concentrer sur le point à former à l'extrémité, sur la senteur cireuse des crayons écrasés.

Détenu, nom et matricule.

La voix de Shawna semble toujours sur le point de se briser. Aujourd'hui, un gardien viendra toutes les quinze minutes vérifier que tu respires toujours. Tu n'oses pas détacher ton regard de ton tableau, même si tu sais que Shawna présentera son habituel visage à nu, où se lira l'évidence d'un désir teinté d'excitation ou peut-être de tristesse, en fonction de sa réponse.

Il y a des choses qu'elle aime chez toi, qui n'ont cependant pas grand-chose à voir avec ta personne. C'est ta position qui la fascine, l'idée de ton pouvoir enfermé dans une cage dont elle détient littéralement la clé. Shawna n'est pas du genre à enfreindre les règles. Elle se détourne dûment quand ses collègues masculins procèdent à la fouille au corps avant chaque douche et chaque promenade. Tu passes vingt-deux heures par jour dans cette cellule de deux mètres sur trois, d'où il t'est impossible de voir un autre être humain, et Shawna en a parfaitement conscience. Elle est de ces femmes qui lisent des romans d'amour avec de grands costauds sur la couverture. Tu perçois son odeur, mélange de lessive et de ces sandwiches œuf-mayo qu'elle apporte de chez elle pour le déjeuner. Elle t'aime parce que vous ne pouvez guère vous rapprocher plus, parce que cette porte en acier entre vous garantit à la fois la passion et la sécurité. En ce sens, elle ne ressemble pas du tout à Jenny. Jenny, qui ne te laissait jamais tranquille, qui essayait sans cesse de voir à l'intérieur. Dis-moi ce que tu ressens, te pressait-elle. Dis-moi tout de toi. Mais Shawna, elle, s'épanouit dans la distance, ce territoire inconnu grisant qui sépare toujours

deux êtres. Et maintenant, elle se tient juste au bord de cet espace. Tu dois mobiliser toute ta volonté pour ne pas lever les yeux et obtenir la confirmation de ce que tu sais déjà. Elle t'appartient.

Ansel Packer, répètes-tu calmement. 999631.

L'uniforme de Shawna crisse quand elle se penche pour renouer ses lacets. La caméra dans l'angle de ta cellule ne couvre pas la zone devant la porte et ta peinture est parfaitement positionnée. Lorsqu'il arrive, c'est sous la forme d'une traînée blanche à peine entrevue, presque inexistante, un frémissement de papier – le mot que Shawna glisse sous le battant et qui va se cacher sans un pli sous le coin de ta toile.

•

Shawna croit en ton innocence.

Tu ne pourrais jamais faire ça, a-t-elle chuchoté une fois, arrêtée devant ta cellule lors de sa longue ronde nocturne. Jamais.

•

Elle sait, bien sûr, comment on t'appelle dans le Quartier 12.

Le Tueur de gamines.

L'article du journal n'a pas lésiné sur les détails. Il a été publié après ton premier recours en appel, et le surnom s'est répandu dans le Quartier 12 telle une traînée de poudre. Le journaliste les a groupées, comme si tu en avais toi-même

eu l'intention, comme s'il y avait un lien entre elles : les filles. Il a aussi utilisé ces mots que tu hais. Tueur en série, c'est une étiquette pour une catégorie d'hommes différents de toi.

Tu ne pourrais jamais. Shawna en est convaincue, bien que tu n'aies toi-même rien dit de tel pour ta défense. Tu préfères la laisser se répéter en boucle, céder à l'indignation. C'est infiniment plus facile que d'affronter les questions. Est-ce que tu te sens coupable ? Est-ce que tu regrettes ? Tu ne sais pas trop quel sens leur donner. Oui, bien sûr, tu regrettes. Ou, plus exactement, tu regrettes d'être ici. Les remords n'ont jamais aidé personne, te semble-t-il, pourtant c'est là-dessus qu'on t'a interrogé pendant des années, tout au long de ton procès et à l'occasion de tes nombreux appels infructueux : en êtes-vous capable ? Êtes-vous physiquement capable de ressentir de l'empathie ?

Tu glisses le mot de Shawna derrière la ceinture de ton pantalon puis considères l'éléphant au plafond. Son sourire est celui d'un psychopathe – radieux un instant, vague le suivant. Au fond, cette question-là est absurde, presque aberrante ; ce n'est pas comme s'il y avait une ligne à franchir, une alarme à déclencher, un choix à mettre dans la balance. Le problème, en as-tu conclu, ce n'est pas vraiment de savoir si tu es capable d'empathie, mais plutôt comment tu peux être humain.

Et pourtant. Tu lèves ton pouce vers la lumière pour l'étudier avec attention. Il est bien présent, sous cette même empreinte digitale, indiscutable et insistant : le battement léger, quasi imperceptible, de ton pouls.

UNE EXÉCUTION

•

Il y a ton histoire telle que tu la connais et il y a celle que tout le monde connaît. Alors que tu récupères le mot de Shawna, tu te demandes comment cette histoire-là a pu être déformée à ce point – comment il est possible qu'elle ne retienne aujourd'hui que tes plus grands moments de faiblesse, qu'ils aient effacé tous les autres.

Tu arrondis le dos pour que la caméra dans l'angle de la cellule ne puisse pas voir le papier. Voilà, tu l'as, ta réponse, rédigée de l'écriture tremblotante de Shawna. Deux mots.

C'est fait.

L'espoir déferle – un flash d'un blanc aveuglant, qui consume toutes les fibres de ton être tandis que le monde s'ouvre et saigne. Tu as devant toi onze heures et seize minutes, ou peut-être, si Shawna tient sa promesse, une vie entière.

•

Il a bien dû y avoir une époque où vous n'étiez pas comme ça, t'a dit un jour un journaliste.

S'il y en a eu une, tu donnerais cher pour t'en souvenir.

LAVENDER

1973

S'il y eut un avant, il commença avec Lavender.

Elle avait dix-sept ans. Elle savait ce que signifiait donner la vie. En mesurait tout le poids. Elle savait que, si l'amour pouvait vous emmailloter étroitement comme dans un linge douillet, il était aussi capable de meurtrir. Mais, jusqu'à ce qu'elle y soit confrontée, elle n'aurait jamais pu imaginer ce que signifiait quitter un être qu'elle avait nourri dans ses entrailles.

•

– Raconte-moi... une histoire, haleta Lavender entre deux contractions.

Elle était affalée sur une couverture dans la grange, le dos appuyé contre une meule de foin. Johnny se tenait accroupi près d'elle, une lanterne à la main, son souffle formant des volutes blanches dans l'air glacial de la fin de l'hiver.

– Le bébé..., reprit-elle. Parle-moi du bébé.

Il lui paraissait de plus en plus évident que ce bébé risquait de la tuer. Chaque nouvelle contraction lui prouvait

à quel point ils étaient mal préparés, Johnny et elle. Il avait beau se donner des airs bravaches et citer des passages lus dans les ouvrages médicaux que son grand-père avait laissés, aucun d'eux ne savait grand-chose de l'accouchement. Les livres ne mentionnaient pas ça – le sang, en flots apocalyptiques. La douleur, incandescente, qui la consumait, l'inondait de sueur.

– Quand il sera grand, il sera président, dit Johnny. Il deviendra roi.

Lavender gémit. Elle sentait la tête du nourrisson, à moitié sortie, grosse comme un pamplemousse, la déchirer.

– Tu sais même pas si... si c'est un garçon, hoqueta-t-elle. Et puis, c'est... c'est fini, les rois.

Elle poussa, encore et encore, jusqu'au moment où les murs de la grange virèrent au pourpre. Il lui semblait que son corps était rempli d'éclats de verre tranchants, que ses organes se tordaient à l'intérieur. Quand survint la contraction suivante, elle s'y abandonna, tandis qu'un hurlement montait de sa gorge.

– Ce sera un bon petit gars, reprit Johnny. Courageux, intelligent, fort. Je vois sa tête ! Vas-y, Lav, il faut que tu continues à pousser.

Trou noir. Toutes les cellules de son être convergèrent vers cette plaie ouverte en elle. Puis le cri s'éleva – une sorte de pialement. Johnny était couvert jusqu'aux coudes d'une substance gluante. Lavender le vit saisir les cisailles qu'il avait désinfectées avec de l'alcool, et ensuite couper le cordon. Quelques secondes plus tard, elle le serrait contre elle. Son enfant... Luisant de placenta, le crâne recouvert

d'une écume mousseuse, il n'était qu'un enchevêtrement de membres s'agitant furieusement. À la lueur de la lanterne, ses yeux paraissaient presque noirs. Il n'avait pas l'air d'un bébé, se dit-elle. Plutôt d'une petite créature extraterrestre violacée.

Le souffle court, Johnny se laissa tomber à côté d'elle dans le foin.

– Regarde, lâcha-t-il d'une voix sourde. Regarde ce qu'on a créé, princesse.

L'émotion déferla alors en elle : un amour si fort, si ravageur qu'il lui fit l'effet d'une crise de panique. La sensation fut immédiatement suivie par une vague de culpabilité nau-séuse. Parce qu'elle avait compris, à la seconde où elle avait posé les yeux sur le bébé, qu'elle ne voulait pas d'un amour pareil. C'était trop intense. Trop vorace. Mais il avait grandi en elle durant tous ces mois, et désormais il s'était incarné, il avait des doigts, des orteils. Il avalait de grandes goulées d'oxygène.

Johnny essuya le nourrisson avec une serviette avant de le caler contre le sein de Lavender. Alors qu'elle regardait ce petit être à la peau fripée et squameuse, elle accueillit comme une bénédiction la pénombre dans la grange et le voile de sueur sur son visage. Johnny ne supportait pas de le voir pleurer. Elle posa sa paume sur le crâne du bébé, regrettant déjà ses premières pensées traîtresses. Elle les étouffa sous des promesses chuchotées contre la peau humide de l'enfant. « Je t'aimerai autant que l'océan aime le sable. »

Ils l'appelèrent Ansel, en mémoire du grand-père de Johnny.

•

Johnny lui avait promis, entre autres :

La tranquillité. Les grands espaces. Une maison entière à leur disposition, un jardin dont elle pourrait s'occuper. Pas d'école, pas de professeurs dépités. Aucune règle. Une vie à l'abri des regards. Ils seraient seuls à la ferme, complètement seuls : le plus proche voisin habitait à quinze kilomètres. Parfois, quand Johnny partait chasser, Lavender allait se poster dans la véranda de derrière et s'égosillait jusqu'à se casser la voix pour voir si quelqu'un allait finir par accourir. Jusque-là, personne ne s'était manifesté.

Un an plus tôt, elle était encore une adolescente de seize ans comme les autres. Durant cette année 1972, elle avait passé ses journées à somnoler pendant les cours de maths, d'histoire et d'anglais, quand elle ne gloussait pas avec sa copine Julie près de la porte du gymnase en fumant des cigarettes chapardées. Elle avait rencontré Johnny Packer dans un bar où elles s'étaient introduites en douce un vendredi soir. Il était plus âgé qu'elles. Beau comme John Wayne jeune. Julie avait pouffé la première fois où il était arrivé après les cours au volant de son pick-up. Lavender adorait la tignasse de Johnny, sa collection de chemises en flanelle, ses grosses bottes de travail. À force de trimer à la ferme, il avait toujours les mains sales, mais elle se grisait de son odeur, qui évoquait le cambouis et le soleil.

La dernière fois qu'elle avait vu sa mère, celle-ci était avachie à la table de jeu pliante, une cigarette fichée entre les lèvres. Elle avait tenté de se crêper les cheveux pour faire une choucroute, mais le résultat, plat et bancal, ressemblait à une baudruche dégonflée.

« C'est ça, t'as raison, avait-elle dit à sa fille. Laisse donc tomber le lycée et va t'installer dans cette ferme minable. »

Sourire satisfait, mauvais.

« Tu perds rien pour attendre, ma belle. Les hommes sont des loups, et certains loups sont patients. »

En partant, Lavender lui avait fauché son médaillon ancien posé sur la commode. Ce n'était qu'un cercle de métal rouillé avec une plaque vide à l'intérieur mais, du plus loin qu'elle s'en souvienne, il avait toujours trôné au centre de la boîte à bijoux abîmée de sa mère – la seule preuve que cette dernière était capable de choyer quelque chose.

En attendant, elle devait bien admettre que la vie à la ferme ne s'était pas révélée tout à fait à la hauteur de ses espérances. Elle y avait emménagé six mois après avoir rencontré Johnny. Auparavant, il y habitait seul avec son grand-père. Sa mère était morte, son père avait pris la tangente, et il ne parlait jamais d'eux. Le vieil Ansel était un vétéran à la voix geignarde qui avait obligé Johnny dès sa plus tendre enfance à accomplir toutes sortes de corvées pour mériter ses repas. Il toussait sans arrêt, le vieil Ansel, et il avait passé l'arme à gauche quelques semaines seulement après l'arrivée de Lavender. Johnny et elle l'avaient enseveli dans la cour, sous l'épicéa. Elle n'aimait pas passer à cet endroit, où la terre formait encore une bosse. Elle

avait appris à traire la chèvre, ainsi qu'à tordre le cou des poulets, à les plumer et à les vider. Elle s'occupait aussi du jardin. Dix fois plus grand que le petit carré qu'elle avait cultivé derrière la caravane de sa mère, il menaçait toujours de la déborder. Elle avait renoncé à prendre des douches quotidiennes, c'était trop compliqué avec le robinet extérieur, et ses cheveux s'étaient transformés en une crinière constamment emmêlée.

Johnny chassait. Purifiait l'eau. Se chargeait des réparations dans la maison. Certains soirs, au terme d'une longue journée dehors, il l'appelait, et Lavender le trouvait debout près de la porte, la braguette ouverte, le sexe en érection, un rictus aux lèvres. Il la plaquait alors contre le mur. La joue pressée contre les lambris de chêne plein d'échardes, les grognements avides de Johnny résonnant dans son cou, elle savourait l'essence même du moment. Les coups de boutoir. Ces mains calleuses, qui exaltaient ses sens. « Ma princesse, ma princesse... », répétait-il. Elle ne savait pas si elle se délectait de la brutalité de Johnny ou de sa propre capacité à l'adoucir.

•

Comme ils n'avaient pas de couches, Lavender enveloppa Ansel dans un torchon propre dont elle noua les coins en haut de ses cuisses. Puis elle l'emballota dans une des couvertures de la grange, se releva et boitilla derrière Johnny.

Elle se traîna pieds nus jusqu'à la maison. La tête lui tournait. Elle s'était sentie si mal avant l'accouchement

qu'elle ne se rappelait même pas avoir fait le trajet jusqu'à la grange – juste que Johnny l'avait soutenue –, et à présent elle n'avait plus de chaussures. Le froid de cette fin d'hiver était mordant, et elle serra contre sa poitrine le bébé qui crachotait. Il devait être près de minuit, devina-t-elle.

Le corps de ferme avait été bâti au sommet d'une colline. Même dans le noir, il paraissait bancal, dangereusement penché vers la gauche. C'était un chantier permanent. Le grand-père de Johnny leur avait légué des canalisations percées, un toit qui fuyait, des vitres manquantes. En général, Lavender s'en fichait. Pour elle, ces désagréments étaient largement compensés par les heures qu'elle passait seule dans la véranda, à contempler la vaste étendue des champs. L'herbe ondoyante qui se teintait de reflets argentés le matin et orangés le soir. Au-delà des pâturages, elle apercevait les sommets déchiquetés des Adirondacks. La propriété se situait juste à la sortie d'Essex, dans l'État de New York, à une heure en voiture du Canada. Par temps clair, Lavender aimait scruter l'horizon ensoleillé en imaginant une ligne invisible dans le lointain, au-delà de laquelle s'étendait un tout autre pays. Cette pensée exotique la ravissait, elle qui n'avait jamais quitté la région.

– Tu veux bien faire du feu ? demanda-t-elle à Johnny une fois rentrée.

La maison était glaciale. Il ne restait dans le poêle à bois que les cendres froides de la nuit précédente, balayées par les courants d'air.

– Il est tard, répondit Johnny. T'es pas fatiguée ?

Craignant de déclencher une dispute, elle n'insista pas. Après avoir péniblement gravi l'escalier, elle épongea le sang sur ses jambes avec un gant de toilette puis se changea. Aucun de ses anciens vêtements ne lui allait plus. Le pantalon pattes d'éph en velours côtelé qu'elle avait acheté dans une friperie avec Julie était rangé au fond d'un carton, où elle avait mis aussi ses plus beaux chemisiers, devenus trop étroits pour son gros ventre. Quand elle se glissa enfin dans leur lit, vêtue d'un des vieux T-shirts de Johnny, celui-ci dormait déjà, et Ansel, toujours emmaillotté, s'agitait sur son propre oreiller. La peau du cou tiraillée par la sueur séchée, elle somnola assise, le bébé dans les bras, inquiète, rêvant à moitié.

Au matin, le torchon faisant office de couche était trempé, et Lavender sentit une diarrhée tiède couler sur son ventre dégonflé. Réveillé par l'odeur, Johnny sursauta, et le nouveau-né, surpris, poussa un cri perçant.

Johnny se leva, tâtonna dans la pièce et récupéra un T-shirt miteux qu'il lança à Lavender. Le vêtement tomba sur le lit, mais hors de sa portée.

– Si tu pouvais prendre le bébé une seconde..., commença-t-elle.

Oh, l'expression de Johnny en cet instant... La frustration n'avait pas sa place sur ce visage ; c'était quelque chose de laid qui devait sûrement venir d'elle, du regard qu'elle portait sur lui. « Excuse-moi », eut-elle envie de dire, sans même savoir pourquoi. Alors qu'elle écoutait les pas de Johnny faire grincer les marches de l'escalier, elle posa les lèvres sur le front du nourrisson toujours hurlant. Au fond,

il en avait toujours été ainsi, non ? Toutes ces femmes qui l'avaient précédée, dans des grottes, des tentes et des chariots bâchés... Elle s'étonna de ne jamais avoir vraiment réfléchi à cette vérité universelle, aussi vieille que le monde : la maternité était, par essence, une tâche solitaire.

•

Parmi les choses que Johnny avait aimées un jour chez elle, il y avait le grain de beauté sur sa nuque, qu'il embrassait avant de s'endormir. Ses doigts fuselés, dont il jurait sentir chaque os délicat. Et ses dents de devant qui se chevauchaient légèrement.

Désormais, Johnny ne voyait plus ses dents, mais seulement les griffures sur son visage, laissées par les ongles minuscules d'Ansel.

– Oh, bon sang ! s'écriait-il quand le bébé pleurait. Tu peux pas le faire taire ?

Ce jour-là, assis à la table abîmée, il guidait l'index potelé d'Ansel dans la graisse figée sur son assiette pour dessiner des silhouettes d'animaux. « Chien, dit-il d'une voix éraillée par la tendresse. Poule. » Le visage joufflu du bébé reflétait l'incompréhension. Quand il se mit à pleurer, Johnny le tendit à Lavender avant de se lever pour aller fumer son cigare du soir. De nouveau seule, et alors que les doigts de l'enfant maculaient son T-shirt de traînées grasses, Lavender tenta de retenir l'image de la scène. L'intensité avec laquelle Johnny avait contemplé son fils durant ces quelques minutes aussi brèves que parfaites, comme s'il

voulait lui transmettre tout ce qu'il était. Comme si l'ADN ne suffisait pas. Alors qu'il couvait du regard Ansel installé sur sa cuisse, il était redevenu l'homme qu'elle avait rencontré au bar. Elle avait encore l'impression d'entendre Julie lui chuchoter de son timbre voilé, dans un souffle aux relents aigres de bière :

« Je parie que c'est un tendre à l'intérieur. Qu'on peut le croquer. »

•

Lorsqu'Ansel fut capable de s'asseoir tout seul, Lavender ne se souvenait même plus des contours du visage de Julie – juste de ses sourcils et de son petit sourire en coin, malicieux. De ses jeans au bas effiloché et de son collier ras-du-cou, de l'odeur du tabac sur elle et de son baume à lèvres fait maison. De sa voix fredonnant une chanson des Supremes. « Et la Californie, alors ? avait-elle lancé, dépitée, quand Lavender lui avait annoncé son intention de s'installer à la ferme. Et les manif ? Ce sera pas pareil sans toi. » Lavender se rappelait la silhouette de son amie derrière la vitre du car qui démarrait, emportant aussi la pancarte artisanale qu'elle avait dû fourrer entre ses pieds : « Stop à la guerre au Vietnam ! » Julie avait agité la main tandis que le Greyhound s'éloignait dans un grondement de moteur, et à aucun moment Lavender ne s'était demandé si les conséquences d'un choix pouvaient être dévastatrices.

•

Chère Julie...

Lavender rédigeait les lettres dans sa tête, car elle n'avait pas l'adresse de son amie ni aucun moyen de se rendre au bureau de poste. Elle ne savait pas conduire et Johnny ne prenait le pick-up qu'une fois par mois, seul, pour aller acheter des provisions. Il y avait tant à faire à la ferme, disait-il, pourquoi aurait-elle besoin d'aller en ville ? Il était toujours de mauvaise humeur quand, à son retour, il déchargeait les boîtes de conserve, maugréant d'une voix qui rappelait celle de son grand-père : « Vous me coûtez rudement cher, tous les deux. »

•

Chère Julie,

Parle-moi de la Californie.

Je pense à toi souvent. Je t'imagine sur une plage quelque part, en train de te faire bronzer au soleil. Ici, tout va bien. Ansel a maintenant cinq mois. Il a un regard des plus étranges, comme s'il voyait à travers toi. En tout cas, j'espère que tu as beau temps. Un jour, quand Ansel sera plus grand, on ira te retrouver. C'est un gentil garçon, tu l'aimeras. On s'installera tous les trois sur le sable.

Chère Julie,

Aujourd'hui, Ansel a huit mois. Il est tellement gras-souillet... Les bourrelets de ses cuisses ressemblent à de

la pâte à pain. Il a maintenant deux dents espacées en bas, figure-toi, comme deux petits bouts d'os qui pointent.

Je n'arrête pas de repenser à cet été, quand on est partis tous les trois en promenade jusqu'à la limite de nos terres, là où poussent les framboises sauvages. Johnny les mettait dans la bouche d'Ansel, qui avait les mains tachées de jus. On aurait dit une image de carte postale, la famille heureuse. En les regardant jouer, j'ai eu l'impression d'être sortie de mon corps. Comme si j'étais un oiseau perché sur une branche. Ou un des lapins de Johnny, suspendu par les pattes.

Chère Julie,

Je sais, je sais, j'ai laissé passer trop de temps. Le printemps est revenu. Ansel marche, il se cogne dans tout. Il s'est écorché le bras sur un morceau de ferraille dans la cour, et bien sûr la blessure s'est infectée. Il a eu de la fièvre, mais Johnny a dit : pas d'hôpital. Tu te rappelles sûrement que je ne crois pas en Dieu ni rien, mais je n'ai jamais été si près de prier. L'été sera bientôt là, le temps file si vite. Je ne me souviens même pas de ces dernières semaines. C'est comme si j'avais dormi durant tout ce temps.

Chère Julie,

As-tu appris à conduire, finalement ? Je sais, on s'était promis qu'on prendrait des leçons ensemble. On aurait

dû le faire quand on en avait encore l'occasion. Je n'ai pas quitté la ferme depuis la naissance d'Ansel, et il a presque deux ans. Incroyable, non ?

Hier, Johnny l'a emmené à la chasse dans la forêt. Je lui avais dit qu'il était trop jeune. Quand ils sont rentrés, Ansel avait des bleus sur les bras.

Si tu avais vu leur forme, Julie... Ils ressemblaient à des marques de doigts.

•

C'était ainsi que ça avait commencé. Par des petits riens, faciles à ignorer. Un grognement dans la gorge de Johnny, une porte claquée avec colère. Un poignet serré comme dans un étau, une pichenette sur l'oreille. Une gifle sur la joue, pour rire.

•

Quand Lavender rouvrit les yeux, Ansel avait trois ans. Jusque-là, leurs jours et leurs nuits n'avaient formé qu'une longue suite répétitive, le temps ayant été aspiré dans le néant solitaire de la ferme.

Ce fut au plus fort de l'été, par un après-midi étouffant, qu'Ansel s'aventura dans la forêt. Lavender était à genoux dans le jardin. Lorsqu'elle se redressa au milieu des dahlias fanés, la cour était vide sous un soleil haut. Elle ignorait depuis combien de temps il était parti.

Il n'était pas beau, ni même mignon. Son front était immense et il avait des yeux globuleux. Depuis peu, il jouait des tours à sa mère. Cachait la spatule quand elle faisait la cuisine, lui remplissait son verre avec l'eau des toilettes... Mais là, c'était différent. Il n'était jamais allé plus loin que la bordure du champ.

La panique la submergea. Elle s'avança vers la lisière du bois en criant le prénom de son fils jusqu'à s'érailler la voix.

Johnny s'accordait une sieste à l'étage. Il grommela quand elle le fit rouler vers elle.

- Quoi ?

- C'est Ansel, expliqua-t-elle, essoufflée. Il est parti dans les bois. Il faut que tu le retrouves, Johnny.

- C'est bon, calme-toi, répliqua-t-il, lui envoyant au visage son haleine fétide.

- Il n'a que trois ans ! Et il est tout seul dans la forêt.

Le son de sa voix, rendue stridente par l'affolement, lui fut insupportable.

- Pourquoi t'y vas pas, toi ? lança-t-il.

Son sexe en érection dépassait de la fente de son caleçon. Une menace.

- Tu connais les bois bien mieux que moi, Johnny. Et tu vas plus vite.

- Qu'est-ce que tu me donneras en échange ?

Il blaguait, pensa-t-elle. Un large sourire plaqué sur le visage, il glissa la main sous la ceinture élastique de son caleçon.

- C'est pas drôle, Johnny. Pas drôle du tout.

– Je me marre, là ?

Toujours souriant, il commença à se caresser. Ce fut plus fort qu'elle, elle ne put retenir les larmes qui lui obstruaient la gorge, épaisses et douloureuses. Lorsqu'elle se mit à pleurer, le bras de Johnny s'immobilisa et son sourire se mua en grimace.

– D'accord, dit-elle. Mais promets-moi que tu iras le chercher après.

Elle grimpa sur le lit, les larmes imprégnant sa bouche d'un goût salé tandis qu'elle se contorsionnait pour enlever son pantalon en lin. Au moment de prendre Johnny en elle, elle imagina son bébé effrayé dégringolant dans un ruisseau. Visualisa l'eau qui emplissait ses petits pommons. Le vautour qui tournoyait au-dessus. Un profond ravin. Elle se mit à aller et venir mécaniquement, tous les sens anesthésiés. Lorsque le membre de Johnny redevenit enfin flasque, le rictus sur ses traits l'avait totalement métamorphosé.

« Je pense qu'on ne voit jamais tout d'une personne », disait souvent Julie. Quand Johnny la repoussa, le sexe inerte et la poitrine se soulevant au rythme de son souffle saccadé, Lavender fut frappée par le mépris sur son visage – ce visage qui, pareil à la lune, révélait sa face cachée, creusée de cratères.

•

L'après-midi céda la place au crépuscule. Lavender, au bord de la crise de nerfs, arpentait toujours la cour. Johnny

était sorti de la maison en trombe – pour aller chercher leur fils, espérait-elle. Elle finit par s’asseoir sur la première marche de la véranda, les genoux plaqués contre la poitrine, en se balançant d’avant en arrière. Quand elle entendit enfin un bruissement en provenance de la forêt, la nuit était tombée et son angoisse s’était accentuée, formant en elle une boule de terreur pure.

– Maman ?

C’était Ansel, accroupi dans la pénombre à la lisière du bois. Il avait les pieds sales et de la terre avait séché tout autour de sa bouche. Lavender se précipita vers lui. Il était couvert de rouge, découvrit-elle en le rejoignant, et il dégageait une odeur de ferraille rouillée. Du sang... Elle le palpa frénétiquement, tâtant chacun de ses os d’enfant à la recherche d’une fracture.

Elle finit par s’apercevoir que le sang provenait de sa main. Ansel serrait entre ses doigts un tamia sans tête qui, dans l’obscurité, ressemblait à un animal en peluche mutilé, une poupée décapitée. Ça n’avait pas l’air de le troubler. Comme si c’était juste un autre de ses jouets auquel il ne pensait déjà plus.

Un cri monta dans la gorge de Lavender, mais elle était trop épuisée pour le laisser s’échapper. Elle souleva son fils, le cala sur sa hanche et se dirigea vers la maison. À la lumière de l’unique ampoule électrique, autour de laquelle voltigeaient des nuées d’insectes, elle le posa près du robinet extérieur et lui nettoya les pieds avec l’éponge tachée, embrassant chacun de ses orteils l’un après l’autre pour s’excuser de lui infliger la morsure de l’eau glacée.

– Allez, viens, murmura-t-elle en l’essuyant avec une serviette. Je vais te donner à manger.

Le silence régnait dans la maison. Johnny n’était pas revenu. Mais pendant qu’elle guettait dehors, il était allé chercher dans la remise les vieux cadenas poussiéreux de son grand-père. Il en avait installé un sur la porte du cellier, interdisant l’accès aux boîtes de conserve, ainsi que sur celle du frigo, et avait même percé un trou dans le placard au-dessus de l’évier, où se trouvaient les pâtes et le beurre de cacahouète, pour en mettre un troisième.

Lavender avait l’impression d’entendre ses paroles, en un écho qui se répétait à l’infini dans sa tête : « Va falloir que vous appreniez à gagner votre croûte, ton même et toi. » Comme si les longs après-midi durant lesquels elle trimait dans le jardin, à essayer de faire pousser des tomates, ne comptaient pas. Ni les matins où elle s’occupait d’Ansel et lui apprenait des mots piochés dans le dictionnaire relié de cuir. Ni les soirées passées à récurer la crasse sur les vieilles bottes de chasse de Johnny. Il avait été on ne peut plus clair : son travail à lui consistait à assurer leur subsistance. Quant à elle, elle ne savait plus trop ce qu’était devenu le sien, mais, de toute évidence, elle le faisait mal.

OK, songea-t-elle en balayant du regard les réserves de nourriture cadencées. Tout se mélangeait dans sa tête. OK. Ils mangeraient le lendemain matin.

Ce soir-là, elle n’osa pas dormir dans son propre lit. Ne sachant pas à quoi s’attendre, elle ne pouvait envisager d’affronter Johnny. Alors elle étala une vieille couverture sur le plancher de l’autre chambre et s’y recroquevilla avec

Ansel. « Faim... », babilla l'enfant dans la nuit, quand le bruit des pas de Johnny s'éleva enfin dans l'escalier. Comme il frissonnait contre elle, Lavender ôta le peignoir qu'elle avait enfilé pour le laver et l'en enveloppa. Nue sur le sol, tournée vers la fenêtre, elle vit luire entre ses seins le médaillon de sa mère – sa seule possession personnelle – dans le reflet de la vitre. Elle ouvrit délicatement le fermoir, puis passa la chaîne du bijou au cou de son fils.

– Il est à toi, maintenant, déclara-t-elle. Il te protégera toujours.

Sa voix tremblait, pourtant ses paroles agirent comme une berceuse sur le petit garçon, qui s'endormit.

Lavender attendit que le silence soit complètement revenu dans la maison avant de descendre sur la pointe des pieds et de prendre une des vestes de Johnny dans la penderie de l'entrée. Jusque-là, elle n'avait pas vraiment eu de raison de s'inquiéter de son comportement. Il n'avait jamais rien fait de tel, se bornant parfois à lui agripper les poignets un peu trop fort ou à l'écarter de son chemin lorsqu'il montait l'escalier. Mais les provisions sous clé, c'était à la fois une promesse et une menace résultant de sa propre incapacité à accomplir la tâche la plus fondamentale de toutes : la maternité.

La forme massive du pick-up se dessinait en bordure du champ. Lavender s'avança pieds nus dans les hautes herbes humides. La nuit était si noire... Il n'y avait pas de lune. Elle se sentait faible, chancelante. Elle n'avait rien mangé depuis le petit déjeuner. La clé s'inséra aisément dans la serrure de la portière, qui s'ouvrit en grinçant.

Lavender s'assit au volant.

C'était une tentation irrésistible : la possibilité. La possibilité de mettre le contact. De rouler toute la nuit, jusqu'à atteindre l'océan. Mais la vue du levier de vitesse lui rappela une réalité encore plus dévastatrice en cet instant qu'elle ne l'avait été auparavant : elle ne savait pas conduire. Elle ne savait pas non plus s'il y avait de l'essence dans le véhicule et, de toute façon, elle ignorait comment le remplir. Elle n'était même pas habillée et ne pouvait pas aller chercher ses vêtements rangés dans la chambre où dormait Johnny. C'était perdu d'avance. Désespéré. Elle n'y arriverait jamais.

Elle posa son front sur le volant et laissa libre cours à ses larmes. Elle pleura pour Ansel, pour le tamia, pour son estomac vide. Elle pleura pour toutes ces choses dont elle avait eu envie et qu'elle ne parvenait même plus à se représenter, comme si elle avait tenu trop longtemps ses rêves au creux de sa main, et qu'ils n'étaient désormais plus que des objets dépourvus de sens, inutiles et encombrants.

•

Elle fut réveillée le lendemain matin par une bonne odeur de lard grillé.

Elle était seule sur le plancher de la chambre d'Ansel. La couverture était entortillée à ses pieds et le soleil pénétrait à flots par la fenêtre, baignant la pièce d'une vive clarté. Elle enfila le peignoir abandonné par terre puis descendit au rez-de-chaussée.

Johnny se tenait devant la cuisinière, comme à son habitude. Silhouette familière, massive. Lavender connaissait si bien ce corps qu'elle avait l'impression d'en être elle-même une partie. Au souvenir de ses pensées de virée nocturne sur l'autoroute, elle se sentit idiote. Johnny lui tendit une assiette. Œufs brouillés fumants et deux fines tranches de lard croustillant – ce lard qu'ils gardaient au congélateur pour les occasions spéciales. Un rapide coup d'œil lui révéla que les provisions avaient été remises dans les placards, lesquels étaient de nouveau cadencés.

Ansel, assis à table, avalait gaiement un verre de lait.

– S'il te plaît, dit Johnny, tout sucre et tout miel. Viens manger, mon amour.

Lavender ne se souvenait même plus de ce que Johnny lui avait promis, mais elle reconnut la douceur de sa voix dans ces moments-là. Alors elle le laissa glisser les doigts dans ses cheveux. Et aussi embrasser la courbe de sa hanche en murmurant « Je suis désolé », encore et encore, jusqu'à ce que les mots perdent leur sens, comme s'ils étaient prononcés dans une langue étrangère.

Pendant qu'il faisait la sieste, elle s'installa dans le rocking-chair avec Ansel. La chaîne du médaillon avait laissé de légères traces verdâtres autour du cou de l'enfant, et Lavender sentit sa peur se muer en un bref accès de panique tant elles ressemblaient à des hématomes. Ils allèrent ensuite passer en revue tous les livres sur les étagères, les manuels techniques et les cartes de différents pays – Philippines, Japon, Vietnam... Quand ils en trouvèrent

une des Adirondacks, Lavender réinstalla Ansel sur ses genoux et étala le papier devant eux.

– On est là, chuchota-t-elle.

Elle guida la main du petit garçon le long du tracé de l'autoroute. De la ferme à la ville, puis de la ville jusqu'à la bordure de la carte.

•

C'était d'une violence particulière, la vue de ses sous-vêtements qui restaient désespérément blancs. Quatre semaines de retard, puis six. Lavender pria pour découvrir une tache de sang. Tous les matins, son corps la trahissait en se transformant lentement sans son autorisation. Elle vomissait dans la cuvette encrassée des toilettes, et la terreur enflait en même temps que son ventre, la laissant pétrifiée.

•

Chère Julie,

Tu te rappelles à quel point on admirait les filles de la bande de Charles Manson ? Quand on suivait le procès à la télé comme si c'était un feuilleton ? Aujourd'hui, il m'arrive de rêver d'elles, de ce qui les a poussées vers ce final sanglant. Je me demande si Susan Atkins avait déjà ressenti ça. S'il y avait une petite voix qui, dans les recoins les plus sombres de son esprit, lui soufflait : « Va-t'en. »

Ça m'envahit, Julie. Je ne peux rien y faire.



Lavender dénicha un sac de toile de jute dans la grange. À l'intérieur, elle plaça la petite boîte de maïs qu'elle avait glissée sous son T-shirt un jour où Johnny lui tournait le dos – une bosse révélatrice –, l'audace de son geste précipitant ses battements de cœur. Elle y fourra aussi un vieux manteau qui, même s'il n'allait plus à Ansel, lui tiendrait chaud au besoin. Enfin, elle ajouta le couteau de cuisine rouillé qui était tombé derrière l'évier. Elle cacha le sac au fond du placard dans la chambre de l'enfant, certaine que Johnny ne l'ouvrirait jamais.

Ce soir-là, pendant qu'il ronflait comme à son habitude, Lavender posa une main sur son ventre, qui lui semblait distendu, étranger. Elle songea au sac dans le placard, riche de promesses. Quand elle avait parlé du bébé à Johnny, en se préparant déjà à une explosion de colère, il s'était contenté de sourire. « Notre petite famille », avait-il dit. Elle avait senti une bile traîtresse affluer dans sa gorge.

Lorsqu'elle commença à grossir, elle établit ses quartiers dans le rocking-chair près de la porte de derrière. Elle s'y asseyait dès le matin et ne le quittait que pour aller aux toilettes. Son cerveau était vide, il ne lui appartenait plus. Le nouveau bébé dévorait toutes ses pensées sitôt qu'elles se formaient. Elle-même lui servait juste de coquille, de vaisseau zombie.

Ansel restait toute la journée accroupi à ses pieds. Il écrasait des insectes entre ses doigts et les lui présentait comme des offrandes. Cassait des glands entre ses dents de bébé et

lui tendait les moitiés. Quand Johnny s'absentait, parfois plusieurs jours d'affilée, laissant à leur intention des boîtes de soupe sur le plan de travail, le petit garçon les lui apportait. Leurs rations... Ils les avalaient sans les faire réchauffer, léchant à tour de rôle la cuillère froide. Lorsqu'il rentrait, Johnny était toujours d'humeur rageuse, et Lavender pensait alors au sac dans le placard, au manteau, au couteau. Elle était devenue trop grosse pour monter l'escalier.

•

Chère Julie,

Je m'interroge sur nos choix. Sur le ressentiment ou les regrets qu'ils nous inspirent, alors même que leurs conséquences se développent sous nos yeux.

•

Les contractions débutèrent tôt. Un élancement fulgurant, dans la froide lumière du jour naissant.

– Pas dans la grange, supplia Lavender. S'il te plaît, on va faire ça ici, d'accord ?

Johnny étala une couverture à côté du rocking-chair. Ansel et lui restèrent debout à côté d'elle tandis qu'elle criait, saignait, poussait. Ce fut différent cette fois, comme si elle n'était pas à l'intérieur de son corps, comme si la douleur l'en avait chassée, la transformant en simple spectatrice. Alors qu'elle était en plein travail, Ansel se jeta sur elle,

affolé, et lui plaqua sa paume moite sur le front. Lavender fut alors submergée par un instinct primaire qui la ramena brièvement en elle-même, un élan d'amour si intense et désespéré qu'elle ne fut pas certaine de pouvoir y survivre.

Ensuite, le calme.

Elle aurait voulu que le sol s'ouvre sous elle pour la plonger dans une existence différente. Elle était sûre que son âme avait quitté son corps en même temps que le bébé. Quand Johnny confia le nourrisson à Ansel puis tenta de la faire se lever, il lui vint à l'esprit que la réincarnation était un ultime recours. Il y avait d'autres vies possibles, dans ce même monde. La Californie. Elle répéta le nom dans son esprit, le savoura comme un bonbon fondant sur sa langue.

Elle ne pouvait regarder aucun de ses enfants. Ni Ansel, avec son étrange visage de monstre, ni le nouveau-né, un paquet de peau tiède qui, elle en était persuadée, lui transmettrait une maladie si elle le touchait. Laquelle, elle n'aurait su le dire. Mais ce mal la piégerait à la ferme.

Elle s'affaissa de nouveau sur le plancher. Elle aurait aimé n'être qu'un grain de poussière au plafond.

•

Les semaines passèrent. Le bébé n'avait toujours pas de nom. Un mois s'écoula, puis deux. « P'tit Packer », roucoulait Ansel en jouant avec le nourrisson installé par terre près de la cheminée. Il chantonnait d'une voix de fausset une berceuse de son invention : « P'tit Packer mange,

P'tit Packer dort, ton frère t'aime, P'tit Packer, ton frère t'aime... »



Il arrivait à Johnny de se laisser aller à une démonstration de tendresse envers elle, sans réelle conviction, dans une vague tentative pour la ramener à la vie. Il lui massait les pieds, agenouillé au bout du matelas. Il nettoyait ses plaies avec une éponge, passait une brosse dans ses cheveux emmêlés. Lavender demeurait blottie dans leur lit pendant qu'il lui amenait le bébé à nourrir. Le reste du temps, P'tit Packer s'agitait sous l'œil vigilant d'Ansel, quatre ans.

Durant les quelques minutes par jour où Lavender serrait le bébé contre elle, elle se demandait souvent comment il était arrivé là, comment il était possible que cette adorable créature affamée soit son enfant. Avec Ansel, elle avait éprouvé la même chose, sauf que son amour était à l'époque encore tout nouveau, et farouche. Elle en venait désormais à redouter d'avoir épuisé ses réserves.

– Reprends-le, disait-elle d'une voix atone quand le bébé avait fini de téter. Je ne veux pas de lui ici.

La frustration de Johnny était de plus en plus palpable. Lavender la sentait bouillonner en lui comme de la lave en fusion, mais cette tension entre eux ne faisait que l'affaiblir encore plus. L'engourdir. Elle n'avait droit qu'à une seule boîte de maïs ou de haricots blancs par jour, et les spasmes douloureux de son ventre vide étaient devenus comme des parasites permanents en arrière-fond.

– T’auras plus à manger quand tu recommenceras à faire ta part de boulot, déclara-t-il, d’un ton rendu amer par le dégoût et l’irritation, avant de répéter les mots qui étaient devenus pour lui une obsession : Tu dois apprendre à gagner ta croûte.

Le jour où il se campa au pied du lit, fou de rage, Lavender était si mal en point qu’elle ne trouva pas même pas l’énergie de s’alarmer. Elle leva les yeux vers la silhouette massive qui écumait en face d’elle et tenta de se remémorer l’homme qui ramassait des framboises sauvages. Elle n’avait pas l’impression qu’il avait été remplacé par cet inconnu effrayant, mais plutôt qu’il avait évolué, révélé sa vraie nature dans sa propre ombre.

– Lève-toi, ordonna-t-il.

– Je peux pas.

– Lève-toi, bordel ! Sors de ce lit tout de suite.

– Je peux pas, répéta-t-elle.

Il lui sembla qu’elle avait déjà accepté ce qui se produisit ensuite. Comme si l’intrigue avait déjà été écrite pour elle, et qu’elle n’avait plus qu’à jouer son rôle. Elle comprit qu’elle anticipait ce moment depuis des mois. Les provisions sous clé, les petits bleus – autant d’avertissements qu’elle avait enregistrés mais dont elle n’avait pas tenu compte.

Juste avant qu’il se jette sur elle, elle s’attendit à le voir se changer en une version cauchemardesque de lui-même, une personne qu’elle n’avait jamais rencontrée. Mais non. Durant les quelques millisecondes qui précédèrent le premier coup, elle eut toujours devant les yeux l’homme rude qu’elle connaissait, et elle se dit, avec une clairvoyance

teintée de compassion : *Tu aurais pu devenir qui tu voulais, Johnny. Tout sauf ça.*

•

Une poignée de cheveux arrachée. Un cri, une supplique, quand Lavender sentit ses os percuter le sol. Une explosion de douleur alors que la plaie se rouvrait entre ses jambes. La botte à pointe métallique de Johnny s'élevant devant elle, tel le sabot d'un cheval qui se cabre, avant de s'écraser sur son ventre. Le choc, le voile rouge luisant devant ses yeux.

Lorsque le son lui parvint, à l'entrée de la pièce, Lavender vit en double la silhouette chancelante d'Ansel. Il tenait le bébé comme elle le lui avait appris, un bras passé sous sa tête. Même s'il n'était pour elle qu'une forme floue, il avait l'air bien trop jeune – sans pantalon, avec ses jambes grêles pareilles à des pattes de poulet – pour avoir un nourrisson dans les bras. Tous deux pleuraient, paniqués. Quand elle voulut tendre la main vers eux, son corps fut parcouru d'élancements révélateurs d'autres blessures qu'elle n'avait pas encore recensées. Dans sa bouche s'accumulait un épais mélange de sang et de poussière.

– Ansel..., articula-t-elle, sans pouvoir émettre le moindre son. Va-t'en.

Le temps parut ralentir.

– Non ! voulut-elle crier. Johnny, s'il te plaît...

Le geste fut trop rapide. Trop instinctif. D'une main énorme, Johnny tira en arrière la tête d'Ansel, qui heurta l'encadrement de la porte avec un craquement sinistre.

Après, le silence.

Un silence qui, seulement ponctué par les halètements bruyants de Johnny, prit une résonance assourdissante aux oreilles de Lavender. Même le bébé, surpris, avait cessé de pleurer. Tout s'était figé dans la chambre. Hébétée, Lavender vit Johnny prendre soudain conscience de son geste. Son corps de géant se mit à trembler tandis qu'il reculait hors de la pièce. Ils l'entendirent dévaler l'escalier, puis claquer la porte-moustiquaire. Ansel, encore tout étourdi, cligna lentement des yeux.

Lavender se traîna sur le plancher. Un mouvement au ralenti, accompagné par le grincement des lattes du plancher. Quand elle eut rejoint ses enfants, elle les attira contre elle en sanglotant.

Johnny ne revint pas ce soir-là. Lavender s'était blottie dans le lit avec les garçons, vigilante, aux aguets. Elle berça le bébé jusqu'à ce qu'il s'endorme, et lorsqu'Ansel, affaibli par la faim, réclama à manger, elle se borna à faire non de la tête en guise d'excuse. Pas assez de lait. Le garçonnet la regarda sous ses longs cils humides, ses yeux creusés d'ombre lui donnant l'air d'un petit fantôme effrayé.

•

Aux premières lueurs de l'aube, Lavender se coula hors du lit. Les hématomes sur ses jambes et son ventre viraient déjà au violet. Les deux garçons dormaient toujours sur le vieux matelas, leur respiration était régulière. Une bosse de la taille d'une balle de golf était apparue sur le crâne d'Ansel.

Lavender entrouvrit la fenêtre et passa la tête dehors, dans l'air frais du matin. La brise lui fit l'effet d'un souffle apaisant sur ses joues, l'air humide de rosée semblait chargé de nouvelles promesses. Au-delà, les champs se teintaient de jaune sous le soleil. Au-delà, au-delà... Au-delà, c'était un endroit dont elle ne gardait presque aucun souvenir. Au-delà de cette pièce, de cette maison, il y avait des mères qui préparaient des rôtis à la cocotte pour leurs enfants. Il y avait des petits garçons qui regardaient des dessins animés à la télé le samedi matin, innocents et insouciants. Du pop-corn luisant de beurre dans les cinémas, des boîtes de céréales, du vrai dentifrice. Il y avait des téléviseurs, des journaux et des radios, des écoles, des bars et des cafés. Avant qu'elle vienne s'installer à la ferme, un homme avait marché sur la Lune ; qui sait si, depuis, on n'avait pas bâti une ville entière là-haut ?

Johnny ne rentra qu'à midi, des brindilles dans les cheveux. Il avait dormi dans la forêt. Son expression le faisait paraître beaucoup plus petit ; on aurait dit un homme complètement différent, courbé sous le poids de la honte. Tout son corps, tassé sur lui-même, était une supplique, un appel désespéré au pardon.

Lavender ne pouvait même pas concevoir de le lui accorder. Pourtant, elle allait le faire quand même. Pour le ciel bleu au lever du soleil, pour cet horizon tentateur au-delà de la ferme – pour que ses enfants puissent un jour voir le monde extérieur.

– S'il te plaît, dit-elle.

Elle retroussa les lèvres pour lui montrer l'incisive qu'il avait ébréchée.

– Emmène-moi faire un tour en voiture.

•

Elle enfila de vrais vêtements pour la première fois depuis des mois. Se peigna, aspergea d'eau fraîche ses joues gonflées et noua autour de sa taille les manches du pull qu'elle avait passé tout l'hiver à tricoter.

– On va dans la grange ? demanda Ansel en la voyant glisser ses pieds dans ses plus belles chaussures, des mocassins qu'elle n'avait pas remis depuis le lycée.

Johnny l'attendait déjà dans la voiture. À sa grande surprise, elle n'avait pas eu de mal à le convaincre : il lui avait suffi de jeter un regard appuyé aux marques sur ses cuisses et de lui donner l'assurance que les garçons se débrouilleraient très bien tout seuls pendant une heure ou deux. Elle n'avait même pas de plan. Mais si elle voulait aller de l'avant, il lui fallait d'abord partir. Elle ne voyait pas d'autre possibilité.

– Papa et moi, on va se promener, dit-elle. On n'en a pas pour longtemps.

Assis par terre, Ansel lui tendit les bras, et elle le souleva. Il était trop lourd à présent pour qu'elle puisse le caler sur sa hanche, mais son poids lui était familier. La bosse sur la tête du petit garçon saillait, grosse comme un œuf, et elle dut résister à l'envie de l'effleurer. Elle se contenta d'embrasser les cheveux tout autour, puis s'accroupit devant le bébé

installé près de la cheminée. Enveloppé dans l'une des vestes de Johnny, P'tit Packer gigotait en babillant. Son frère et lui avaient joué avec de vieilles cuillères dont le métal oxydé avait noirci ses paumes. Lavender appuya son nez contre le crâne de l'enfant en humant sa douce odeur musquée.

Puis elle se tourna de nouveau vers son aîné et posa les mains sur ses joues.

– Tu t'occuperas de ton petit frère, d'accord ? Je peux te faire confiance, Ansel ?

Il hocha la tête.

– S'il pleure, où est-ce qu'on le met ?

– Dans le rocking-chair.

– C'est bien, dit Lavender d'une voix soudain étranglée.

Tu es un bon garçon.

Elle ne pouvait plus reculer. Elle n'avait cependant pas l'impression de prendre de décisions, juste de se laisser porter par les événements. Elle entendait vrombir le moteur du pick-up garé en bordure du champ. Sentait la présence de Johnny, constante et menaçante.

Elle ne se risqua même pas à jeter un ultime coup d'œil à ses enfants. Une part d'elle-même, enfouie au plus profond, savait que la dernière fois où elle les voyait était déjà derrière elle, et elle n'avait plus la force de regarder leur visage innocent, leur bouche en bouton de rose, leurs petits ongles qu'elle avait créés à partir de rien. Alors elle se détourna et marcha vers la lumière du dehors.

– Soyez sages, dit-elle encore.

Puis elle ferma la porte.



Lavender n'avait pas quitté la ferme depuis plus de cinq ans. Au début, l'isolement lui était apparu comme une bénédiction et la nature, comme un antidote à la détresse médicamenteuse de la caravane maternelle. Elle n'aurait su dire à quel moment l'endroit était devenu sa prison.

Le monde se déployait à présent derrière le pare-brise, à la fois familier et étrange : stations-service grouillant d'animation, fast-foods d'où s'échappait l'odeur étourdissante de la viande grillée... Un bras passé par la vitre ouverte, le vent tourbillonnant dans ses oreilles, Lavender en arrivait presque à oublier le désastre de sa vie. Elle dut compter sur ses doigts pour calculer qu'elle avait vingt et un ans. Ses copines de lycée avaient probablement un travail, un mari, des enfants... Elle s'aperçut soudain qu'elle ignorait qui était le président ; elle avait manqué l'élection de 1976. Alors que Johnny accélérât encore, dépassant la limite de vitesse, elle songea qu'elle avait faim, mais aussi qu'elle était libre, loin de ses fils. C'était grisant. Elle en avait la tête qui tournait.

- Vers le sud, répondit-elle quand Johnny lui demanda où elle voulait aller.

Il conduisait en silence, irradiant la honte. Le volant paraissait tellement insignifiant, tellement minuscule entre ses mains... Ils roulaient au moins à cent trente kilomètres/heure. Elle aurait pu agir, les précipiter au-devant des voitures qui arrivaient en sens inverse ou dans le fossé sur le bas-côté. C'était l'idée qu'elle avait vaguement en tête depuis le début.

Mais l'air frais sentait si bon et le son de la radio était si agréable... Elle comprit brusquement, à sa grande surprise, qu'elle ne voulait pas mourir.

Ils s'arrêtèrent prendre de l'essence à la sortie d'Albany, à deux heures de la ferme et à mi-chemin de la frontière de l'État de New York. Alors que Johnny dirigeait le pick-up vers la station-service, Lavender sourit à la pensée des centaines de kilomètres qui le séparaient désormais de leurs enfants.

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? questionna-t-il, toujours penaud.

– Rien. Il faut que j'aille aux toilettes.

Quand il ouvrit la portière, elle étudia les cheveux qui lui descendaient dans la nuque. Le renflement de ses vertèbres, la largeur de ses épaules, le creux délicat entre son oreille et son crâne. À quoi ça tenait ? songea-t-elle. Un petit bout de peau tendre et vulnérable. Si seulement toute sa personne avait été à cette image. Tout aurait été tellement plus facile s'il avait été gentil...

Elle récupéra les quelques pièces de monnaie qui traînaient sur le tableau de bord pendant qu'il remplissait le réservoir. Puis elle marcha vers la boutique, le cœur cognant à grands coups sourds. En entendant la clochette de la porte tinter pour signaler son arrivée, elle se rendit compte qu'elle n'était plus allée nulle part seule depuis ses seize ans.

La caissière, une femme d'un certain âge, la gratifia d'un regard soupçonneux. Des rangées de snacks dans leurs emballages de couleurs vives garnissaient les rayons. Tout au fond du magasin, entre le distributeur de sodas et un

congélateur rempli de crèmes glacées, se trouvait un téléphone payant.

Oui, c'est ça, se dit-elle, le sang lui martelant les tempes. Sa chance.

Elle aurait donné cher pour avoir du temps. Elle aurait voulu s'asseoir pour réfléchir, prendre la mesure de tout ce qu'elle s'apprêtait à abandonner. Mais elle voyait déjà derrière la vitre crasseuse Johnny secouer le pistolet de la pompe dans le réservoir, et elle avait encore l'impression de sentir la bosse à l'arrière du crâne d'Ansel – une pulsation fantôme sous ses doigts. Le temps ne lui appartenait pas. Elle ne possédait rien.

– Police secours, j'écoute ?

Lavender se força à regarder l'étiquette sur un sachet de chips pendant qu'elle indiquait l'adresse de la ferme.

– Madame ? Il va falloir parler un peu plus distinctement.

– Un enfant de quatre ans et un bébé, répéta Lavender. Vous devez y aller tout de suite, avant que Johnny retourne là-bas. Il leur a fait du mal. On est à deux heures de route. Je vous en prie, dépêchez-vous.

Elle pleurait à présent, ses larmes coulaient sur le combiné en plastique. Elle redonna l'adresse. Deux fois valaient mieux qu'une.

– J'envoie une voiture, madame. Restez en ligne. Êtes-vous la mère ? Nous avons besoin de savoir...

Derrière la vitre, Johnny tendit le cou pour essayer de voir à l'intérieur. Prise de panique, Lavender raccrocha.

L'employée derrière le comptoir ne la quittait pas des yeux. Elle avait peut-être la soixantaine. Cheveux gris frisés,

polo taché, ongles rongés jusqu'au sang. Son regard alla de Johnny au téléphone sur son socle, inutile. Puis elle pointa le doigt vers une porte ouverte après les toilettes – celle d'un placard à fournitures.

Sur un hochement de tête reconnaissant, Lavender s'y précipita.

Il n'y avait pas de lumière dans le réduit. Des produits d'entretien s'empilaient haut sur les étagères, formant des colonnes à peine éclairées par la bande de lumière jaune qui passait sous la porte. Lavender s'adossa aux rayonnages métalliques, le souffle court, encore choquée par ce qu'elle venait de faire. La femme de l'autre côté appuya quelque chose contre la serrure, la barricadant de l'extérieur. La peur qui l'habitait depuis si longtemps s'était muée en une force nouvelle. Une sorte de courant qui circulait en elle, stimulant, électrisant.

Lavender colla son oreille contre le battant, aux aguets. Mais il était trop épais, elle n'entendit rien. En attendant que le tremblement de ses mains s'apaise, elle tenta de se remémorer la voix de la régulatrice au téléphone.

Elle lui avait paru si calme, si sûre d'elle... Lavender imagina une foule de civils bien habillés débarquant à la ferme, s'interpellant d'un ton professionnel, adulte. Ils trouveraient les enfants, les envelopperaient tous les deux dans de grandes couvertures chaudes et leur donneraient à manger autre chose que des haricots en boîte. Elle se représenta une policière en uniforme, les cheveux rassemblés en un chignon strict, prenant le bébé dans ses bras, plus solide et compétente qu'elle-même l'avait jamais été.

Le cœur battant dans la pénombre, Lavender patienta, respirant des odeurs d'eau de Javel, de poussière et de vinaigre. Dans une boîte sur une étagère basse, elle découvrit des dizaines de gâteaux au chocolat dans leur emballage individuel – le genre de petits cakes industriels carrés qu'elle n'avait pas revus depuis son enfance. En dépit des circonstances, son estomac gargouilla. Elle se mit à sangloter en déballant un premier gâteau, puis un autre, qu'elle fourra en entier dans sa bouche. La pâte trempée de salive, qu'elle avait à peine mâchée, forma de merveilleuses petites boules dans sa gorge quand elle avala. Entourée d'emballages en plastique qui crissaient, les doigts poisseux de sucre, elle se demanda si elle n'avait pas fait la plus grosse erreur de sa vie. Peut-être. Pourtant, au-delà du doute, il y avait autre chose, un soupçon de certitude auquel se raccrocher. Elle avait toujours entendu dire qu'il n'y avait rien de plus fort que l'amour d'une mère. Pour la première fois depuis qu'elle l'était elle-même devenue, elle voulait bien le croire.

•

La femme de la station-service vint la libérer, et une lumière aveuglante inonda le placard. Elle s'appelait Minnie, lui dit-elle en l'aidant à se relever. Les yeux plissés, Lavender regarda les rayons de confiseries, de chewing-gums et de cigarettes.

– Je lui ai dit que vous aviez prévenu les flics, déclara Minnie en lui tendant une tasse de café.

Elle ne fit aucun commentaire sur les emballages de biscuits, ni sur les traces de chocolat salissant la joue de Lavender. Il faisait nuit à présent et des nuées d'insectes voltigeaient autour des lampes qui éclairaient les pompes à essence.

– Je ne l'ai même pas laissé entrer, poursuivit-elle. Il a passé un long moment à tourner autour des pompes en hurlant et en gesticulant. Il a même balancé des coups de pied dans son pick-up. Mais il a fini par partir.

– Dans quelle direction ? s'enquit Lavender.

Elle avait mal à la tête, mais la première gorgée de café, amère sur sa langue, lui fit un bien fou.

Minnie pointa le doigt vers le sud. Loin de la ferme.

Plus tard, Lavender chercherait le numéro des services sociaux. Elle téléphonerait, encore et encore, pour avoir des informations, jusqu'au moment où son interlocutrice prendrait pitié d'elle et lui apporterait la confirmation tant attendue : les garçons avaient été placés dans des foyers d'accueil. Leur père n'était pas revenu.

•

Cette nuit-là, Lavender dormit assise dans la réserve, serrant dans sa main la barre métallique d'un dérouleur d'essuie-tout en guise d'arme.

En prenant son pull, elle avait retrouvé le médaillon qu'elle avait donné à Ansel – un petit cercle métallique niché dans sa chaîne enroulée au fond de la poche de poitrine. Elle le lui avait ôté la dernière fois qu'elle lui avait fait prendre un bain et l'avait empoché sans y penser. « Il

te protégera toujours », lui avait-elle assuré. Il lui parut terriblement cruel de l'en avoir privé par mégarde après lui avoir fait une telle promesse. La vérité s'imposa alors à elle, suffocante dans l'obscurité de la pièce : rien ne pouvait garantir la sécurité de quelqu'un. Ni une babiole ni l'amour, aussi immense soit-il.

•

Le lendemain matin, Minnie lui offrit un sandwich aux œufs ainsi qu'un billet de vingt dollars avant de la conduire à l'arrêt de bus.

– Bon vent, ma belle, dit-elle en la déposant. Tâchez d'aller le plus loin possible.

Assise sur le banc, Lavender se demanda où était Ansel. Elle espérait que quelqu'un lui avait donné de vrais vêtements, car il avait passé toute sa vie à se promener en caleçons d'homme maintenus par des épingles au niveau des hanches. Elle l'imagina dans un pyjama propre, devant un bon petit déjeuner. Elle avait oublié de parler à la police du sac qu'elle avait préparé, avec le maïs, le couteau et le manteau, mais elle ne le regrettait pas. C'était trop pathétique, ces objets dérisoires dans lesquels elle avait placé tant d'espoir.

Chère Julie..., songea-t-elle en montant dans le premier d'un grand nombre de cars. La peur dans son cœur se teintait déjà d'une autre sensation. Une sorte de pulsation sourde, euphorisante. Pas un sentiment de liberté – elle était encore trop anéantie –, mais quelque chose d'approchant.

*Chère Julie,
Attends-moi, j'arrive*

•

Lorsque Lavender atteignit enfin l'océan, l'odeur fut à la hauteur de ses espérances.

Il lui avait fallu des semaines pour arriver à San Diego. Elle avait fait du stop, volé des portefeuilles, mendié pour se payer le car. Quand elle avait trouvé un couteau de chasse dans un caniveau à la sortie de Minneapolis, elle s'était rappelé la façon dont Johnny éviscérerait un cerf, en lui fendant l'abdomen. Elle avait passé quatre jours à voyager sur le siège passager d'une camionnette de livraison de bière, la main posée en permanence sur la garde de ce couteau fourré derrière la ceinture de son jean.

Elle se débarrassa de ses chaussures sur le ponton en bois et savoura la chaleur des planches sous ses pieds meurtris. L'air sentait les hot dogs, les algues, les fumées d'échappement. La plage grouillait de familles qui se reposaient, s'amusaient, sautaient dans les vagues. Lavender laissa derrière elle le sac en plastique contenant ses achats (brosse à dents, peigne, cigarettes) et s'avança d'un pas mal assuré sur le sable brûlant.

L'eau était glacée, délicieuse. Elle s'en aspergea le visage, la laissa couler en longs filets froids jusque dans sa bouche, puis se déshabilla et, en soutien-gorge et culotte, s'immergea jusqu'aux genoux.

La culpabilité ne la quittait jamais. Elle l'étouffait parfois la nuit, comme si on lui plaquait un oreiller sur la figure, et parfois aussi lui faisait l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. Lavender était hantée par le même cauchemar depuis des semaines : Ansel creusait dans la cour, sous l'épicéa où ils avaient enterré le grand-père de Johnny, sauf que ce n'était pas lui qu'il découvrait dans le sol. C'était elle-même. « Regarde, maman, disait-il en soulevant une des mains raides et grises de la dépouille. Regarde ce que j'ai trouvé. »

Quand elle était éveillée, la culpabilité frémissait en elle, à petit bouillon, créant une sensation constante d'inconfort. Ses seins, toujours gonflés de lait, lui rappelaient en permanence ce qu'elle avait abandonné. Mais elle éprouvait aussi, elle n'aurait pu le nier, un sentiment de pur soulagement, pareil à une grande goulée d'air frais. La joie procurée par la solitude, par toutes ces longues heures passées en sa propre compagnie. Et sa peur refluit petit à petit.

Elle ne savait pas où elle irait ensuite. Peu importait. Elle ferma les yeux, éblouie par le soleil, tandis que l'eau montait jusqu'à ses cuisses, ses hanches, ses côtes, puis elle inspira à fond. Avant de céder à l'attraction de la fraîcheur, elle pensa à ses enfants.

Elle avait créé deux êtres vivants, appelés à devenir des personnes. Elle se plaisait à imaginer que le mystère de leur avenir leur réservait cette même expérience : sable râpeux, bras couverts de chair de poule, vagues venant se briser sur leurs épaules parsemées de taches de son. Elle se remémora la fenêtre de sa chambre à la ferme, l'appel de la brise.

UNE EXÉCUTION

C'était le cadeau qu'elle leur avait fait : au moins, elle avait offert à ses garçons un monde de possibles.

Un jour, espérait-elle, eux aussi pataugeraient dans l'océan. À ce moment-là, ils sentiraient leur mère. Son odeur, son goût.

Son amour, dans une gorgée d'eau salée.

10 HEURES

Tu as vu des rivières, et aussi des lacs, mais l'océan, tu ne l'as vu qu'une fois.

C'était sur la côte du Massachusetts, il y a des années. Jenny et toi aviez pris la route pour aller rendre visite à ses grands-parents, et elle avait insisté pour que tu fasses quelques kilomètres de plus. Tu avais alors vingt-cinq ans et vous n'étiez pas encore mariés.

Je ne peux pas croire que tu n'aies jamais vu la mer, avait dit Jenny, qui s'agitait sur son siège. Dès que tu avais découvert l'Atlantique, tu t'étais arrêté dans une crique où, à force de cajoleries, elle t'avait convaincu d'entrer dans l'eau jusqu'aux genoux. Ses cheveux soulevés par le vent lui fouettaient le visage. Elle riait aux éclats, la bouche grande ouverte, révélant le gouffre d'un rouge obscène au fond de sa gorge. Tu avais même aperçu les plombages sur ses molaires.

Aujourd'hui, si tu te concentres suffisamment, tu parviens presque à remplacer le mur en béton de ta cellule par cette immense étendue bleue rugissante. À imaginer le

UNE EXÉCUTION

piaillage des mouettes, le vrombissement du moteur de la voiture, la douceur du sable s'affaissant sous tes pieds nus. En dépit de tout, tu es heureux de disposer de ce souvenir, de cette image de l'océan moutonnant au loin.

Il est possible, en le regardant, de croire qu'il n'a pas de fin.

•

Le message de Shawna est là, à l'avant de ta chaussure. Une petite boule de papier contre ton gros orteil. Sensation d'une pression qui t'amène à boitiller quand tu marches. Une bombe, qui va tout faire éclater de l'intérieur, dans une magnifique explosion.

•

Tu es en train de rincer tes pinceaux dans le lavabo quand deux gardiens apparaissent. Ils montrent tes mains, que tu leur tends à travers l'ouverture dans la porte. Pour être menotté, tu dois leur tourner le dos, te pencher en avant et t'agenouiller, les bras derrière toi. Tu es fouillé au corps chaque fois.

Une visite, disent-ils.

Le parloir est une longue succession de petits box en béton blanc. Tu te frottes les poignets en prenant place sur le siège. Ton avocate est déjà là, assise de l'autre côté de la vitre, offrant son apparence habituelle.

Tina Nakamura plaque ses paumes sur une chemise cartonnée. En un jour pareil, les détenus n'ont pas le droit de voir leur avocat en personne, mais le directeur t'a toujours eu à la bonne. Autorisation spéciale. Tina a appliqué son rouge à lèvres mauve d'une main experte, soulignant les contours de sa bouche fine, et ses cils ont été savamment allongés à l'aide d'un mascara. C'est le genre de maquillage censé faire croire aux hommes qu'elle n'en a pas mis. Tu n'es cependant pas dupe. Tina doit avoir ton âge – dans les quarante-cinq ans – et elle a rassemblé ses cheveux en une queue-de-cheval haute, soyeuse. Son tailleur-pantalon bleu marine à la coupe impeccable est parfaitement ajusté. Quand elle s'en ira, tu jetteras un coup d'œil à ses chaussures. Elles la trahissent toujours. Tu en as conclu qu'elle avait des problèmes de genoux, ou peut-être des oignons, car, au lieu des escarpins brillants auxquels on s'attendrait, elle porte des sandales orthopédiques à semelles ergonomiques comme celles des serveuses d'un certain âge.

Mon équipe a déposé un nouveau recours ce matin, annonce-t-elle. Il ne nous reste plus qu'à attendre le coup de téléphone. Nous devrions savoir dans l'après-midi si la cour accepte de le prendre en compte.

Tina n'a jamais eu peur d'affronter ton regard. Le sien, sévère, ne vacille jamais. En général, la force qu'il dégage te rend furieux, mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, Tina est petite. Insignifiante. Tu appuies ton gros orteil contre le message chiffonné de Shawna – un rappel de ce secret brûlant entre vous.

Le directeur m'a dit que vous aviez invité un témoin, déclare Tina.

Un témoin de quoi ? demandes-tu, comme si tu l'ignoris.

De l'exécution, précise Tina.

De l'exécution, répètes-tu.

Tu apprécies son tressaillement. Le léger tremblement de sa narine quand elle prononce le mot.

Tu n'es pas près d'oublier son expression lorsqu'elle a découvert ce que tu avais fait. Elle était venue te rendre visite à la prison de Houston, avant le procès et le verdict. L'un de ses assistants lui avait remis le classeur contenant les photos de la scène de crime. Son teint avait viré au gris cendré et son regard embué, choqué, avait reflété la plus profonde compassion. Depuis le temps, tu t'es habitué à cette altération de la physionomie. Tu l'as vue sur le juge. Sur les jurés. Sur le public dans la salle d'audience, lorsque l'accusation a projeté les clichés sur un écran, agrandissant dix fois les détails.

Tu n'aimes pas ces photos. Elles ne correspondent pas au souvenir que tu gardes de ces moments.

Vous serez là, Tina ?

Tu as posé la question de ta voix la plus douce, celle qui touche la corde sensible chez les autres. Mais Tina se contente de t'opposer cette expression que tu connais bien. Parfois, campé devant le miroir métallique de ta cellule blanche plongée dans la pénombre, tu t'exerces à la reproduire : front plissé, œil humide, chargé de tristesse. L'image de la stupeur horrifiée. De l'incompréhension. De

la forme de pitié la plus insupportable, celle qui se méprise elle-même

Oui, j'y serai, répond-elle – et c'est plus fort que toi, tu ébauches un sourire.

Dans quelques heures à peine, tu seras en train de courir. Les muscles de tes jambes se contracteront, tes poumons réclameront de l'oxygène. Tu plaques sur ton visage le masque escompté (celui de la résignation solennelle), mais la pensée de ton secret te gonfle la poitrine, fait monter en toi une joie proche de l'extase qui te coupe le souffle. Quand tu ravales ton envie de rire, tu éprouves une sensation de brûlure, comme si tu avais retenu trop longtemps de la fumée dans ta gorge.

•

Ça se passera dans le fourgon du transfert, à midi.

Et s'ils me voient ? avait demandé Shawna devant ta cellule un soir tard. Pendant trois jours, tu lui avais exposé ton plan sur des messages glissés sous le plateau-repas. Elle en serrait un dans son poing en se rongant les ongles – l'équivalent pour elle d'un bredouillement angoissé, inintelligible.

Tu l'avais dévisagée en lui offrant ta meilleure imitation d'une expression peinée.

Shawna, mon amour. Tu ne me fais pas confiance ?

•

C'est déjà arrivé. Une prise d'otages dans les années 1970 : deux détenus se sont échappés de l'Unité

Walls en pointant une arme sur la tête des bibliothécaires de la prison. Il y a quelques années seulement, à Polunsky, trois hommes se sont enfuis de la cour de promenade. Ils ont été blessés par balles, rattrapés et ramenés dans l'établissement. Une rumeur circule, selon laquelle un homme aurait réussi à s'évader en se servant d'un surligneur vert pour colorer sa tenue carcérale blanche et se faire passer pour un médecin. Toi, tu choisirais plutôt de te sauver par une bouche d'aération, comme Ted Bundy, sauf qu'il n'y en a pas. Tu ne peux compter que sur Shawna et ces quarante minutes de trajet dans un fourgon entre Polunsky et l'Unité Walls.

De retour dans ta cellule, tu contemples la forme de tes cahiers dans l'un des filets rouges étalés sur le lit.

Cinq blocs-notes grand format, le résultat de sept années d'incarcération passées à réfléchir et à coucher tes pensées sur du papier jaune réglé. Ainsi posés sur ton matelas, ils ressemblent juste à une pile de pages manuscrites. Rien ne laisse supposer, à première vue, qu'il s'agit de ton chef-d'œuvre. Tu as toujours imaginé que tu en enverrais par courrier des exemplaires dédicacés, que tu recevrais des lettres de fans et que tu lirais des critiques dans les journaux. Sur la couverture figurera cette photo de toi prise au tribunal, sur laquelle le noir et blanc accentue le sérieux de ton regard.

Tu vas laisser ta Théorie ici, sous ton lit. Shawna sait où la trouver. Quand les gardiens se lanceront à ta recherche, quand un vent de panique soufflera sur la prison et que

les projecteurs des hélicoptères balayeront le site, elle les guidera jusqu'à la cachette.

C'est comme un manifeste, c'est ça ? a-t-elle demandé quand tu lui as exposé tes idées dans les grandes lignes. Un élan d'exaspération t'a arraché une grimace. Shawna s'est rendu compte qu'elle avait dit une connerie ; ses joues ont pris une teinte magenta, couleur de l'humiliation. Les manifestes, c'est pour les fous, as-tu expliqué lentement. Ce sont des écrits incohérents, rédigés à la va-vite avant de commettre des actes de terreur qui ne riment à rien. Ta Théorie en revanche se présente comme une exploration de la vérité humaine la plus fondamentale. Personne n'est mauvais à cent pour cent. Et personne n'est bon à cent pour cent. Nous vivons tous égaux dans la grisaille entre les deux.

•

Voici les souvenirs que tu gardes de ta mère.

Elle est grande, tout en cheveux. Elle est accroupie dans un jardin, paresse dans un rocking-chair ou s'allonge dans une baignoire rouillée à pieds de griffon. Parfois, celle-ci est remplie d'eau et sa longue robe flotte à la surface comme une méduse. Parfois aussi, ta mère n'est pas mouillée et elle te tend une mèche de ses cheveux – un cadeau, d'un orange brillant. Tu n'as aucun souvenir de ton père. Pas même un son ni une odeur. Ton père est une présence indistincte, une silhouette toujours lointaine. C'est une douleur inexplicable au fond de toi. Tu ne sais pas pourquoi tes parents sont partis, ni où ils sont allés, ni pourquoi ta mère n'existe

qu'en solitaire dans tes réminiscences. Tu te rappelles une chaîne rouillée sur ta gorge et la sensation qu'elle te procurait quand tu la portais, comme si rien ne pouvait t'atteindre.

Ta mère constitue cette partie de la Théorie que tu n'as pas réussi à élucider. Nous sommes tous mauvais, et nous sommes tous bons, et personne ne devrait être condamné à être l'un ou l'autre. Mais si le bien peut être souillé par le mal, alors comment le définir ? Le mesurer ? En estimer la véritable valeur ?

La plupart du temps, lorsque tu évoques ta mère, elle a disparu. Ou alors, elle s'en va.

•

La mémoire les fait resurgir.

Tu essaies de te concentrer sur le concret. La familiarité de ton environnement. Claquement des portes métalliques, odeur de la viande en conserve. Poussière, urine, cheveux gras. Tu te laisses glisser par terre et tu plaques ta colonne sur le béton.

Mais ils reviennent quand même.

Dans les tréfonds de ton subconscient, P'tit Packer commence à pousser des hurlements. Si tu devais composer la bande-son de ta vie, ce bruit-là – les cris de détresse d'un bébé – en constituerait le leitmotiv. Suivi du silence de ta propre impuissance, avant que les hurlements s'atténuent, se muent en une longue plainte pitoyable.

•